



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

Robe d'écorse garnie de volans bordés de lacet de couleur, Chapeau de gros de Naples orné de rubans, fichu pélerine en organdie, Sac à la duchesse inventé par M^{me} Descieux.



(V^e ANNÉE.)

N^o X.—TOME IX.

73

20 AOUT 1825.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire; rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

« JE voudrais pouvoir faire entrer douze chemises grecques dans le trousseau de ma future épouse, nous disait dernièrement un jeune amateur de l'antiquité; je voudrais que nos élégantes introduisissent dans la mode, l'usage de ces ouvrages délicats que les anciens désignaient par les expressions figurées de *vent tissu*, de *nuée de lin*, d'*habit aérien*, surnoms si bien

faits pour inspirer une imagination tant soit peu anacréontique. — Mais qui cependant, interrompit un étudiant en philosophie, ne purent jamais déterminer le vieil Horace à permettre que sa Lycie se présentât à lui comme une ombre, et qu'elle parût *nue* sous son vêtement. . . » Ici, la curiosité féminine vint interrompre la discussion des deux antagonistes, qui ne purent reprendre le fil de leur discours qu'après nous avoir appris que la partie méridionale de la Macédoine produit annuellement quinze à vingt okes de soie qui se file toute dans le pays. Une partie sert à tisser les schals, et l'autre est destinée à la fabrication des *chemises de soie*, que l'on peut regarder comme un débris précieux de l'industrie des Grecs, dans leur plus bel âge.

Quand on compare la beauté de ces chemises avec ce que les anciens nous ont dit de leur *gaze de Cos*, on croirait que l'on n'a fait que substituer de la soie au lin dans ce tissu moderne. Il présente le réseau le plus fin, le plus uni, le plus régulier; et, outre cela, il est d'un moëlleux, d'une souplesse qu'on ne trouve point dans nos tissus européens.

La ville de Salonique, capitale de la Macédoine, fait un grand commerce de ces superbes tissus, et exporte, chaque année, au moins dix mille chemises de ses fabriques. Elles se vendent de huit à dix piastres la pièce, et on les recherche beaucoup dans toutes les villes de la Turquie. Les plus fines passent à Constantinople, où elles servent à la parure des femmes du sérail, et à celle des princesses grecques du Fanal. « En France, elles sont purement un objet de curiosité, et c'est vraiment dommage, continua l'ardent prôneur des coutumes orientales, car si quelques-unes de nos aimables coquettes se déterminaient à mettre les chemises grecques à la mode, nos négocians feraient fleurir cette nouvelle branche de commerce avec l'Archipel. — Peut-être, interrompîmes-nous, cette coutume ne pourrait-elle ajouter, au trousseau de votre fiancée, rien de plus joli que les lingeïries sorties de nos magasins, et rien de plus élégant que les tissus de nos fabriques; enfin, rien d'aussi gracieux que les nouveautés que nous allons vous faire admirer, si vous voulez nous accompagner dans nos courses. » Mais le citateur d'Horace intervint encore dans ce nouveau projet, et, pour prouver au jeune néophyte que l'on pouvait très-bien se marier sans donner douze chemises grec-

ques à sa future, il entreprit des observations si scientifiques, que notre petit cercle, tout effarouché, s'enfuit vers la rue du Mont-Blanc, où l'on nous attendait pour une partie de campagne, et les Grecs et les Macédoniens furent bientôt oubliés.

Jamais une telle disette de modes ne s'est fait ressentir; c'est un tems de vrai bonheur pour les pères et les maris; c'est un tems de repos pour les femmes, et de désespoir pour nous. Nous parcourons inutilement les spectacles, les promenades: nous ne découvrons rien, absolument rien, qui vaille la peine d'être cité! Toujours des canezouts, des chapeaux en paille, forme ronde ou pèlerine; des rubans nus. . . Partout la même uniformité de genre et de simplicité.

Des chapeaux en crêpe ou gaze rose, ont une branche de fleurs formée de roses et de géranium; une partie de cette branche, placée au haut de la tête, retombe sur le côté de la passe, tandis que l'autre moitié semble soutenir une pointe de gaze qui s'élève sur le côté droit de la forme.

D'autres, en gaze blanche, n'ont pour tout ornement que trois hortensia, ou trois grosses pivoines, bleue, blanche et jaune, placées en avant, un peu sur le côté de la passe. Voilà les plus jolis chapeaux de fantaisie que nous ayons vus.

Les dames âgées, mais qui pourtant n'ont pas renoncé à suivre la mode, adoptent aussi le canezout, mais elle conservent des manches longues pareilles à la robe; seulement, un mancheron blanc, garni de tulle, et souvent ouvert sur le milieu, s'adapte au canezout.

Les broderies au plumetis sont le luxe du moment; les voilans et les pèlerines offrent en ce genre un fini d'ouvrage qui tient de la perfection.

Les parasols les plus nouveaux sont en soie ombrée: on ne les double plus, et il sont sans franges; une bordure, tissée dans l'étoffe, en encadre l'entourage. Les manches sont

en ivoire ; la poignée forme un large anneau ovale ; les petits boutons , placés aux bouts des baleines , sont en nacre ou en ivoire.



LES RUINES DE WALBACH.

CONTE.

(Suite.)

« MONSIEUR,

» Je trouve une bien grande satisfaction à me montrer reconnaissante des obligations que je vous ai , pour l'aimable obligeance que vous avez mise à faire valoir nos réclamations auprès de la Chambre des bâtimens. L'effet a suivi immédiatement la promesse , et quelques jours après votre retour dans la capitale , nous avons vu arriver un architecte , chargé de faire exécuter sous nos yeux le plan d'une habitation commode et régulière , à la place de ces vilaines ruines que vous vous rappelez , non sans un peu de frayeur peut-être , avoir habitées pendant quelques instans. Ici , Monsieur , je sens que je vous dois des excuses , et en même tems un éclaircissement au sujet de la scène nocturne dans laquelle vous avez été acteur malgré vous , et qui a sans doute laissé un souvenir désagréable dans votre esprit. Je me hâte d'arriver à l'explication naturelle d'un événement où l'on pourrait , à votre place , sans être taxé de trop de faiblesse , trouver un peu de merveilleux.

» Vous savez , Monsieur , que mon cher mari a la manie de se croire antiquaire ; vous savez que , par suite de cette disposition , il s'était montré d'une opinion toute contraire à celle de son prédécesseur , qui avait cru devoir appeler l'attention de l'autorité sur les réparations urgentes que nécessitait l'ancien couvent de Walbach. Les démarches qu'il avait faites pour prévenir ou pour changer les mesures qu'elle avait pu prendre à cet égard , et la tiédeur , souvent trop naturelle aux agens du gouvernement , chargés d'éveiller sa sollicitude sur les objets de bien public , nous avaient fait craindre de voir le vieux couvent changé pour nous en une prison perpétuelle. Des dangers certains paraissaient même attachés à son habitation ; déjà plusieurs domestiques , que nous ayons eus à

notre service, nous avaient quittés, effrayés de l'idée continue de voir un jour ces ruines menaçantes s'ébranler sur leur antique base, et leur ouvrir une tombe inévitable. Une jeune personne, fille d'une de mes amies, qui était venue passer quelques jours à Walbach, sentant comme moi la nécessité de se soustraire à une pareille situation, imagina d'employer la ruse pour forcer mon mari à prendre, à cet égard, une résolution contraire à celle qu'il avait manifestée jusqu'alors. Elle me fit un jour, en plaisantant, une proposition qui me parut d'abord une véritable folie, mais qui, à force d'y songer, se présenta bientôt dans notre esprit sous un aspect moins défavorable. Nous avions souvent pensé et souvent répété à mon mari que le moindre orage pouvait renverser la maison, et nous faire tous périr dans sa chute. Il ne nous était pas impossible de hâter cet événement, en nous mettant à l'abri de tout danger. Il ne s'agissait, pour cela, que de faire enlever secrètement dans la nuit les appuis nombreux par lesquels on avait été obligé d'étayer la partie du couvent que nous habitions. Une circonstance inattendue ayant, sur ces entrefaites, exigé l'absence momentanée de mon mari, nous résolûmes d'en profiter pour donner suite à notre projet. Nous choisîmes parmi nos gens ceux que nous crûmes les plus discrets, et sur lesquels nous pensâmes pouvoir nous reposer en toute sûreté; nous leur communiquâmes notre plan, auquel ils applaudirent, en promettant de nous seconder, et l'on résolut de mettre la main à l'œuvre aussitôt que la nuit nous aurait prêté son ombre protectrice. Mon mari devait trouver le corps-de-logis entièrement renversé à son retour, et nos dispositions étaient prises pour qu'il ne conçût aucun soupçon. Après avoir éloigné, sous différens prétextes, tous ceux de nos gens que nous ne jugeâmes pas à propos d'initier dans nos projets, nous hâtâmes, avec les autres, tous les préparatifs nécessaires à leur réussite.

» Déjà la nuit avait paru, et semblait devoir nous être favorable, lorsque votre arrivée vint contrarier nos plans. Cependant, ce que vous nous dîtes de notre habitation, qui, au premier coup-d'œil, vous avait paru assez agréable, nous confirma dans leur exécution. Vous devez vous rappeler que votre présence avait jeté le trouble parmi nous, et que personne, lorsque vous témoignâtes le désir de vous retirer dans votre

appartement, ne vous fit aucune de ces instances que l'honnêteté semblait demander en pareille occasion. On s'empressa au contraire de souscrire à vos désirs, et de vous faire conduire dans une chambre éloignée de la partie où devait s'effectuer notre attaque. Cela fait, nous courûmes rejoindre nos gens qui nous attendaient avec impatience. De fortes cordes avaient été attachées à chacun des étais qui soutenaient les murs de cette aile du bâtiment; des chevaux avaient été attelés à ces cordes, et quelques efforts allaient amener la chose à terme. Tout-à-coup, nous aperçûmes de la lumière dans cette partie de notre habitation où nous croyions n'avoir rien laissé.

» Une prompte explication nous fit connaître que le domestique qui avait été chargé de vous conduire à votre appartement, garçon dévoué, mais assez simple, s'était trompé dans l'exécution de mes ordres, et qu'il vous avait conduit dans une chambre directement opposée à la partie de l'habitation où nous vous croyions relégué. Il s'agissait de vous faire sortir de cette chambre, sans nous compromettre; la chose était assez difficile, et, pour mon compte, je me troublai au point de ne savoir où donner de la tête, et de renoncer entièrement à mon projet. En vain mon amie essaya-t-elle d'engager quelqu'un à courir vous prévenir du danger qui vous menaçait, tous craignaient de partager ce danger, ou d'essuyer votre juste ressentiment. Tout-à-coup elle se résolut d'y aller elle-même et de vous appeler, quelques conjectures que vous pussiez tirer de cette démarche. L'exécution de ce projet en suivit de trop près la pensée pour que je pusse m'y opposer, et bientôt nous la vîmes revenir en nous assurant qu'elle était parvenue à vous réveiller et à vous décider à la suivre. En effet, vous parûtes non loin de nous, et dès-lors toutes nos craintes ayant cessé, un mouvement spontané vint nous engager à mettre fin à cette entreprise poussée si avant. Mon amie s'empressa de donner le signal convenu. . . . et tout fut fini. Élise, c'est le nom de cette amie, m'a bien juré depuis qu'elle ne voudrait pas une seconde fois se livrer volontairement aux inquiétudes de cette nuit orageuse.

» Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Maintenant, permettez-moi de vous renouveler les assurances de ma sincère gratitude pour toutes les obligations que je vous ai, et d'y joindre en même tems une prière : c'est de

vouloir bien, aussitôt que l'occasion se présentera, venir rendre visite aux *esprits* de Walbach; ils vous recevront non plus dans une habitation convenable tout au plus à des sorciers qui veulent faire le sabbat, mais dans une demeure charmante, que l'amitié la plus sincère prendra soin d'embellir encore pour vous. Vous avez été naguère le complice involontaire de nos craintes, soyez-le maintenant de notre bonheur et de nos plaisirs.

» *Votre dévouée, Sophie, femme MULLER.* »

CONCLUSION.

Nous avons promis à nos aimables lectrices une moralité; nous la leur donnerons, et sans doute elle sera de leur goût. La moralité de l'histoire véritable que nous leur avons présentée comme un conte fait à plaisir, c'est un *mariage* qui eut lieu entre le conseiller de Linden et la jeune amie de M^{me} Muller. Des jeunes gens qui s'étaient vus pour la première fois au milieu de circonstances aussi singulières, et qui se trouvaient en quelque sorte liés par cette chaîne qui unit la personne qui a contracté des obligations à celle qui l'a obligée, devaient désirer de se revoir. M. Linden, dont l'esprit et le cœur étaient également droits, voulut connaître en effet sa libératrice. Il n'eut rien de plus pressé que de se rendre aux désirs de M^{me} Muller, et sa jeune amie surpassa encore l'idée qu'il s'était faite de ses grâces et de son esprit. Pour la seconde fois le conseiller Linden consentit à suivre l'aimable Élise, mais ce fut vers l'autel de l'Hymen, à la clarté du flambeau de l'Amour, et par des chemins semés des fleurs que leurs amis répandirent sous leurs pas. — Et l'antiquaire? — Il se consola de la perte d'une partie de son domaine par la possession de l'autre dont on lui laissa la pleine et entière disposition. Il fit écrire en lettres gothiques, enfermer dans une boîte de fer, et sceller dans un des murs, l'histoire que l'on vient de lire et qui a été retrouvée, après un siècle, par un de ses descendants, qui a hérité de son goût pour les antiquités.

L'Ermite du Luxembourg.

VARIÉTÉS.

A propos de gourmands, on disait un jour qu'ils avaient deux estomacs et pas de cœur. La lettre que nous insérons aujourd'hui, bien qu'à notre grand regret elle nous ait été adressée trop tard pour que sa communication puisse avoir, par la voie de notre Journal, l'effet qu'elle a dû produire en paraissant à point nommé dans les journaux quotidiens, est un appel aux deux facultés les plus dominantes chez les hommes, et nous ne doutons pas que le cœur du gourmet le plus en réputation, n'ait été aussi satisfait que son estomac, en dépit de l'assertion ci-dessus, en se rendant à l'aimable invitation de M. Abellard.

Paris, le 18 août 1825.

Monsieur le Rédacteur,

Si la jalousie est permise, c'est sans doute quand on porte envie à ceux qui font facilement de bonnes actions. En voyant avec quel empressement les théâtres donnent et annoncent des représentations au bénéfice des incendiés de Salins, j'ai envié le destin des directeurs de spectacles; mais un moment de réflexion m'a fait sentir que toutes les professions, même la profession de restaurateur (et c'est celle de votre serviteur) pouvaient concourir à cet acte méritoire; et en désirant trouver beaucoup d'imitateurs, je ne me réserve que l'avantage de la primauté de l'exécution dans l'idée que je vous prie de publier.

Aujourd'hui jeudi 18 août, je donnerai, dans mon établissement, à l'enseigne du *Bœuf à la Mode*, rue de Valois, ci-devant rue du Lycée, n° 8, une séance masticatoire au profit des incendiés de Salins. Je déposerai chez un banquier chargé de la souscription, tout le profit de la vente du jour. Les personnes qui seront bien aises de faire à la fois un bon repas et une bonne action, sont averties que, sans augmenter les prix de la carte, les provisions seront doublées, et que le service répondra à la générosité du consommateur.

Si tous les artistes en activité dans le grand art de la gueule, si tous les restaurateurs, depuis les *Frères Provençaux* et le *Rocher de Cancale* jusqu'au *Prix fixe*, suivent mon exemple, cet appel à la générosité du ventre sera d'un secours efficace pour les malheureux Salinois, qui adresseront au ciel les vœux les plus sincères pour la conservation de nos jours et de notre appétit.

Je suis, Monsieur le Rédacteur, avec l'espoir de vous posséder chez moi aujourd'hui, votre très-humble serviteur, ABELLARD.

AVIS TRÈS-ESSENTIEL.

A dater du 15 octobre prochain, les lettres et les abonnements doivent nous être adressés Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la Planche 324.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.